

# L'histoire de Follette

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Je vais vous raconter l'histoire d'un chien. Ce n'était pas un chien comme ceux que vous avez l'habitude de voir. Ce n'était ni un caniche bien tondu, ni un javanais à longs poils, ni un bouledogue à face aplatie. Non, c'était un petit animal au poil soyeux, au corps agile, aux oreilles pointues, bref, un chien ou plutôt une chienne de berger, la plus jolie que vous puissiez voir. Elle vivait avec son maître, en Écosse, dans les Highlands, et elle aidait à garder les moutons. On l'appelait Follette.

Vous ne pouvez vous imaginer combien elle était habile ! Elle veillait comme un gendarme sur les mères brebis et leurs petits agneaux, et les garantissait de tout mal. Elle conduisait le troupeau au pâturage, quand venait l'heure, et le ramenait sain et sauf à la bergerie quand il en était temps. Quand des moutons apeurés s'effraient et couraient çà et là, se heurtant et risquant de s'égarer, Follette savait exactement ce qu'il fallait faire. Elle allait à droite, aboyant et grondant, puis à gauche, grondant et aboyant, jusqu'à ce que toute la masse bêlante et gémissante fût réunie devant la barrière ouverte, à travers laquelle elle les faisait passer, aussi adroitement que n'importe quel berger. Elle aimait son métier, et le faisait admirablement.

À la fin, son maître devint trop vieux pour vivre seul sur la montagne, et il se retira chez ses enfants.

En s'en allant, il donna Follette à deux jeunes gens qui demeuraient dans la ville la plus proche, dans le bas pays. Il savait que ces garçons seraient bons pour sa petite amie. En effet, toute la famille, depuis la vieille grand-mère jusqu'au dernier bébé frisé, devint très attachée à sa nouvelle pensionnaire. Elle était si douce et si Jolie, et si bien élevée !

Donc, à présent, Follette demeurait en ville, là où il n'y avait ni fermes, ni collines, rien que des rues et des maisons, Elle n'avait plus rien à faire, sinon à garder la maison de temps en temps. Elle paraissait très heureuse, et elle était toujours très sage.

Mais voilà qu'après un certain temps, ses jeunes maîtres remarquèrent quelque chose de très étrange, en vérité. Chaque mardi soir, vers neuf heures, Follette disparaissait. On la cherchait, on l'appelait... rien ; elle était partie. Mais chaque mercredi matin, elle grattait à la porte, demandant à entrer. Sa fourrure soyeuse était toute humide de sueur et tachée de boue, et ses pieds fatigués ; mais, de ses bons yeux brillants, elle regardait ses maîtres comme si elle voulait leur expliquer d'où elle venait.

Semaine après semaine, la même chose se renouvela. Personne ne pouvait découvrir où Follette allait chaque mardi soir. On essaya de la suivre : elle dépistait les plus habiles. On essaya de l'enfermer : elle trouvait toujours moyen de s'échapper. Le mystère devenait de plus en plus grand. Où Follette pouvait-elle bien aller ?...

Vous ne le devineriez pas plus que ses maîtres ; donc, je vais vous le dire.

Dans la grande cité la plus rapprochée de la petite ville où habitaient les maîtres de Follette, se tenait chaque mercredi un important marché. On y trouvait tout ce qui peut se vendre et s'acheter, de même que des vaches, des moutons et de la volaille. Chaque

mardi soir, les fermiers des environs descendaient des collines avec les bestiaux qu'ils voulaient vendre, et les conduisaient à travers les rues jusqu'à la place du marché.

Les moutons n'étaient pas habitués au bruit de la ville, aux automobiles et aux tramways, et ils donnaient toujours beaucoup de mal et de souci aux conducteurs et à leurs chiens. Ils s'effrayaient au moindre bruit ; et se sauvaient dans toutes les directions. Mais, juste au plus mauvais moment, un peu avant le lever du soleil, les fermiers voyaient apparaître une petite chienne au poil soyeux, aux oreilles pointues, trottant rapidement, jusqu'au milieu du troupeau.

Et alors !

La petite chienne courait comme le vent, à droite, à gauche, devant, derrière, toujours au bon endroit, poussant, grondant, suppliant, réconfortant les pauvres bêtes affolées, sans jamais les épeurer davantage jusqu'à ce qu'elles fussent toutes renfermées dans les étables. Tous les autres chiens ensemble ne pouvaient pas en faire autant que cette étrange petite bête. Elle étonnait tout le monde. Et personne ne savait à qui elle appartenait, ni d'où elle venait. Les fermiers avaient pris l'habitude de l'attendre, chaque semaine, et dans leur patois écossais, ils l'appelaient : « La petite terreur ».

— Voici la petite terreur ! Maintenant, nous en viendrons à bout !

Plus d'un fermier aurait voulu l'emmener, mais elle ne se laissait jamais attraper, et disparaissait comme un éclair dès que son travail était fini.

Semaine après semaine, la même chose se reproduisit, et personne ne put savoir à qui appartenait le petit chien étranger.

Mais un jour, les maîtres de Follette, ayant affaire avec les fermiers des collines, la prirent avec eux. Aussitôt que les bergers la virent, ils s'écrièrent : « Mais c'est la petite terreur ! C'est elle ! » C'était elle, en effet.

— Ses maîtres ne savaient pas ce que cela voulait dire, mais quand on leur eut expliqué la chose, ils comprirent où allait Follette chaque mardi soir, et ils l'en aimèrent plus que jamais.

N'était-ce pas bien gentil de la bonne petite bête, d'aller aider les autres chiens à faire leur ouvrage, maintenant qu'elle-même n'avait plus rien à faire ? Je pense qu'elle savait que les braves gens et les braves chiens trouvent toujours moyen de faire leur devoir.

Quoi qu'il en soit, elle continua sa tâche tant qu'elle en eut la force, et elle resta toujours aussi douce, aussi gentille et aussi aimante.